

Depuis 2016, l'auteur propose à ceux qui ont toujours souhaité écrire une missive à un être cher, sans jamais y parvenir, de la formuler à leur place. A Lorient, il a poursuivi ce projet communautaire qui se clôt chaque fois par une lecture publique.

Elle ne compte même plus les versions. Disons peut-être trois par an pendant douze ans. Soit un package d'environ 36 presque-lettres, ou appelons ça des brouillons faits de paragraphes tronqués et de phrases avortées vagabondant dans sa mémoire - le tout formant un archipel de la douleur. Voici bien longtemps, en effet, que Charlotte échoue à écrire la lettre à son père. Elle a 25 ans, et autant d'années à entendre les insultes incessantes, mots d'humiliation et de détestation de celui qui dit regretter l'avoir mise au monde. Elle voudrait que sa lettre soit leur dernière chance, à prendre ou à laisser, avant qu'elle ne l'efface, définitivement de sa vie. Si on avait été à la Renaissance, Charlotte se serait sûrement adressée à un écrivain public (la profession s'est un peu endormie, à l'heure actuelle), quelqu'un chargé d'écrire à la place des autres. Mais aujourd'hui, parce qu'elle réside à Lorient et qu'à Lorient existe le Centre dramatique national, la jeune femme a eu la chance de rencontrer un auteur, acteur, metteur en scène nommé David Geselson, qui propose précisément le même deal, enfin presque.

Depuis deux ans, en effet, parce qu'il cherchait «un cadre d'écriture contraignant», qu'il voulait aussi simplement «se rapprocher des gens», David Geselson passe des appels d'offre avec l'aide des théâtres qui l'accueillent. Comme celui de Lorient, où Charlotte a donc découvert cette annonce : «Si vous avez un jour voulu écrire une lettre à quelqu'un de cher sans jamais le faire, parce que vous n'avez pas osé, pas su, pas pu, ou pas réussi à aller jusqu'au bout, racontez-la moi et je l'écris pour vous. Nous passerons trente-cinq minutes ensemble pendant lesquelles vous me raconterez cette lettre non écrite. Je passerai ensuite quarante-cinq minutes à l'écrire pour vous. Une fois la lettre écrite, je vous la lirai. Si elle vous convient vous pourrez la garder et si non, je l'effacerai et n'en garderai pas trace.» Ça a convenu à Charlotte. En joignant leurs efforts sont nées des phrases «justes», selon elle, à l'adresse de son père violent. Comme : «C'est la dernière possibilité pour nous deux d'être toi un père et moi ta fille.» La lettre a été écrite fraîchement, ce matin. Elle nous dit dans l'après-midi ne pas savoir si elle l'enverra, si elle la donnera ou la laissera là, une parmi toutes les autres lettres d'anonymes archivées dans l'ordinateur d'un inconnu, promise à voyager avec lui pour être colportée dans le monde. Etre lue à haute voix peut-être, écoutée par des dizaines de gens si tant est que l'auteur veuille bien l'«interpréter» sur scène. Ce sera peut-être ce soir. Charlotte a le trac, juste avant d'entrer en salle.

Bibliothèque des inachevés

Car pour David Geselson, il n'est pas seulement question d'écrire des lettres, mais aussi d'en mettre en scène une poignée, chaque soir qu'ont lieu les rencontres, devant des spectateurs de théâtre. Tout concentrer en une journée, un peu la rapidité d'un «tourné-monté» : aussi entendu, aussitôt écrit, aussitôt interprété. Et c'est là que s'ouvre, sous le registre thérapeutique, la trappe d'un autre univers. Chacun des textes devient la micropartie d'un grand tout - une sorte de bibliothèque des inachevés, des limbes où flotte à l'infini une collection de lettres sans destinataires, pas forcément destinées à être envoyées, ou qui ne parviendront sans doute jamais à destination. Beaucoup sont adressées à des morts, et semblent trouver parfaitement leur place dans l'intimité du théâtre, ce lieu sombre qui aime les fantômes. Il faut croire un peu au pouvoir cathartique du théâtre, à la magie animiste de la scène pour se dire, ainsi que le formule David Geselson dans la lettre d'amour qui clôt cette soirée d'avril : «Il y a des lettres qui doivent rester à jamais non lues, à jamais perdues, à jamais non écrites. Je crois aux lettres non écrites qui portent leurs fruits. Elles savent trouver leur place dans le monde malgré ça. Peut-être même grâce à ça. Et je sais que ces mots sauront te trouver.» La plupart du temps, les seuls éléments de scénographie sur le plateau sont une table, un ordinateur et une imprimante qui accouche par intermittenence des lettres des autres. Et le contraste entre l'objet, si prosaïque, et le contenu, si précieux, est beau. Comme est belle la façon qu'ont, ce soir-là, à Lorient, David Geselson et Loïc Leroux de nous adresser - à nous, spectateurs - ces lettres de manière si concrète, sans la distance que pourrait provoquer tout «ton épistolaire». Ça demande un travail d'acteur précis, qu'ils ont effectué en un temps record en fin d'après-midi. Comme l'exige la règle du jeu, après sa journée de rencontres et d'écriture, l'auteur doit, à 17 heures, sélectionner les lettres à lire le soir (certaines datent d'anciens ateliers, d'autres du jour même), construire une dramaturgie et travailler avec son collègue à retrouver les enjeux de chaque texte. Jubilation perverse et panache de la défaite pour telle lettre de rupture, sidération joyeuse pour une autre, adressée à une mère disparue...

Projet radiophonique

En 2016, à Paris, lors de l'événement «Occupation Bastille» que David Geselson avait mené avec son collègue portugais Tiago Rodrigues au Théâtre de la Bastille ([Libération du 10 juin 2016](#)), on avait entendu la lettre qu'une femme enceinte avait tenu à adresser à l'enfant qu'elle portait, destinée à être lue par lui quand il aurait 20 ans puisqu'il était fort probable qu'elle ne survive pas à l'accouchement. La lettre avait été lue par un jeune homme de 20 ans, un volontaire dans le public. Et peut-être parce qu'il s'était passé à cet instant un moment de grâce dans l'assemblée - parce que le mot «pathos» s'était d'un coup désenglué, parce qu'on n'avait plus envie de rire du tout des mots «empathie», ou «compassion» -, il a fallu continuer. Cela fait donc un an et demi que ça dure : il a stocké en lui des dizaines de dizaines d'histoires intimes, de personnes de toutes générations, «de classes sociales assez différentes et ça c'est génial, note-t-il. Surtout, je n'avais pas pensé avoir autant de femmes, 80 % presque...» David Geselson a parfois des nouvelles des gens - la femme enceinte a accouché et survécu - mais en reçoit malgré lui, qui se fait un point d'honneur à ne pas se lier plus. Toutes les rencontres n'ont pas la même intensité, bien sûr. «Il y a toujours des gens qui veulent envoyer une lettre à un pays, ou à une abstraction, une lettre au bonheur, des choses comme ça...» Donc là, c'est pénible. «Et puis les trucs moins intéressants, c'est quand ça tombe dans le problème petit bourgeois (ambiance, j'ai perdu un de mes ovules, ça m'a traumatisée) raconté par quelqu'un qui a évidemment pris soin de magnifiquement pré-écrire sa lettre pour me la réciter.» Les cas les plus beaux, selon lui, ce sont des gens «qui ont des histoires incroyables mais qui les racontent "mal". Les mots, parfois, sont galvaudés, mais c'est l'intensité de leur émotion qui guide le travail d'écriture.» Peut-être, bientôt, y aura-t-il une publication papier, un recueil. Il espère pouvoir en faire un projet radiophonique aussi. En attendant, il laisse opérer le plaisir que lui procure ces *Lettres non écrites* - «le plaisir à faire communauté», insiste-t-il. Celui de se soustraire, de s'effacer derrière la voix des autres, en laissant parfois résonner, en sourdine, leurs lettres d'amours perdus avec les siennes propres. Dans celle qu'il a écrite pour Charlotte - dont la respiration, juste à nos côtés, dans le noir de la salle, intensifiait l'air - on entend ces mots qui appartiennent autant à la jeune fille qu'à l'auteur : «Ça te paraîtra peut-être risible, faux, naïf et ridicule : mais il existe une chose chez les êtres humains - autant que chez les chiens que tu aimes tant - une autre chose qu'on appelle la compassion. Com-compassion. Ça signifie souffrir avec, éprouver pour soi la souffrance de l'autre. La saisir, la prendre avec soi. Prendre avec soi la douleur de l'autre. Et en faire quelque chose. Et, en en faisant quelque chose, ouvrir la possibilité d'en sortir et de la conjurer. Peut-être. Il existe la possibilité chez les hommes de ne pas vouloir se détruire les uns les autres pour survivre. Je t'accorde bien volontiers que c'est devenu une chose rare. Mais ça existe.»

[Ève Beauvallet envoyée spéciale à Lorient \(Morbihan\)](#) — 26 avril 2018

Lettres non écrites de David Geselson Le 27 avril au Festival Terres de paroles, (76), les 8 et 9 juin au Théâtre Garonne-Toulouse (31), puis à New York (festival Crossing the Line), Paris (Théâtre de la Bastille, 75011), Saintes (17) et Arles (13).